

Pierre-Luc Brisson, Émilie Granjon, Ollivier Dyens

Samuel Mercier

Numéro 149, printemps 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68496ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mercier, S. (2013). Compte rendu de [Pierre-Luc Brisson, Émilie Granjon, Ollivier Dyens]. *Lettres québécoises*, (149), 52–53.

☆☆☆ ½

PIERRE-LUC BRISSON

Après le printemps

Montréal, Poètes de brousse, coll. « Essai libre », 2012, 96 p., 12 \$.

Le politicien

Après le printemps, le premier essai de Pierre-Luc Brisson, ne tient pas tant de l'essai que du programme politique. Pourtant, derrière une réflexion sur l'exercice du pouvoir se dessine une vision du Québec qui mérite sans aucun doute d'être entendue et même d'être défendue.

Les pancartes de la grève étudiante n'étaient pas encore rangées que les éditeurs se ruaièrent vers les presses pour avoir leur mot à dire. Avec un peu de malice, il serait possible de dire que certains y voyaient une bonne aubaine, le sujet de l'heure qui — une fois imprimé — finirait sur les tables à café de Gaspé à Gatineau : la grève ensachée, revendue à grand renfort de pages glacées, extra extra un autre livre sur le Printemps érable™ avec en prime un morceau numéroté de la chemise blanche de Gabriel Nadeau-Dubois ou une photo dédicacée de Jean Barbe s'adressant au peuple (j'exagère à peine).

Cependant, parmi les ouvrages qui tentent de sortir du pathos, de l'exploitation ou de l'historicisation instantanée, il y a ce petit essai de Pierre-Luc Brisson, paru dans la collection « Essai libre » des éditions Poètes de brousse. Ce qu'il y a d'intéressant dans la lecture que fait Brisson du printemps 2012 n'est sans doute pas son analyse assez entendue des événements qui ont marqué le Québec. En fait, *Après le printemps* est peut-être davantage le signe d'une nouvelle classe politique en formation, une cohorte issue d'une génération marquée par un nouveau rapport au pouvoir et à l'information.

Une question de rhétorique

Pierre-Luc Brisson est né en 1988, mais il se fait déjà connaître modestement sur la scène politique et médiatique, notamment par son implication passée au sein du PQ — dont il s'est détaché depuis — et par son travail de blogueur dans la version québécoise du *Huffington Post*. Cet ancrage politico-journalistique se lit dans son essai, qui ne brille ni par le style ni par la démesure. Rédigé à chaud, *Après le printemps* n'a certainement pas le recul nécessaire pour porter un regard nouveau sur ce que le Québec vient de vivre pas plus qu'il ne tente de prendre une position en retrait.

Brisson entre à fond dans le discours politique et médiatique, allant jusqu'à affronter les égouts de l'opinion où vivent les Martineau et autres engancements du même acabit, pour appuyer non pas une pensée plus éclairée, mais une pensée en combat pour sa légitimité, un combat surtout relayé par de nouveaux médias qui, en se fondant sur la participation citoyenne, « viennent concurrencer sur leur propre terrain les professionnels de l'opinion qui pontifient depuis des années dans les pages des grands quotidiens ».

Ce qui est important dans *Après le printemps* n'est peut-être pas tant la série de lieux communs — imposés par la proximité journalistique — sur le paternalisme des médias, la mauvaise gestion des universités, la marchandisation du savoir ou l'importance des médias sociaux dans l'accès à l'information, mais plutôt la mise en place d'un véritable programme axé sur une démocratie plus directe et plus solidaire.



PIERRE-LUC BRISSON



Le combat à suivre

La nécessité de « rénover l'édifice démocratique du Québec » évoquée par Pierre-Luc Brisson devient, dès lors, l'emblème d'un programme politique qui, s'il n'est pas essai en soi, encore moins littéraire ou universitaire, cherche à se positionner dans l'espace public en s'en prenant à ses principaux acteurs, qu'ils soient issus de la presse jaune, du Parti libéral ou des adeptes du gros bon sens.

La grève étudiante, dans toute son ambition, aura laissé dans son sillage beaucoup plus de questions que de réponses, mais aura aussi permis d'instaurer un doute quant aux relations établies que nous aurions pu avoir avec la démocratie. En tentant d'imposer un modèle plus adapté à notre rapport contemporain à la collectivité, Brisson ne joue pas à l'écrivain mais au politicien, un politicien moins attaché aux vacheries du financement à la petite semaine ou à la religion idiote des relations de presse, certes, mais au politicien quand même.

À partir de ce point, il ne reste plus qu'à prouver que de traiter un auteur de « politicien » n'est pas une insulte. La suite de son œuvre ou de son travail nous le dira peut-être.

☆☆☆

ÉMILIE GRANJON

Comprendre la symbolique alchimique

Québec, PUL, coll. « Intercultures », 2012, 250 p., 34,95 \$.

Paulo n'a rien compris

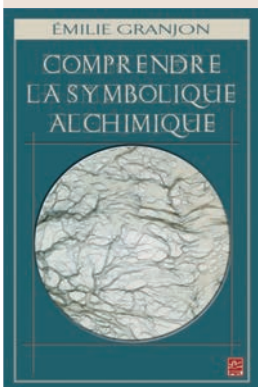
Non, La symbolique alchimique n'est pas un essai sur Paulo Coelho ou sur la meilleure manière de changer l'or en plomb. Dans son ouvrage, Émilie Granjon tente plutôt d'éclaircir la logique du symbole et du symbolique en s'intéressant aux recueils d'emblèmes de la Renaissance.

Les contemporains ont tendance à considérer l'alchimie comme une science ratée, le genre de délire qui passe tard le soir à Canal D ou qui donne de très mauvais romans brésiliens à tendance *New Age*.

Peu de choses sur la Renaissance, donc, mais un livre qui pose au moins une question fondamentale.

Cependant, on oublie l'importance qu'a pu avoir cette science occulte au fil des âges.

En mettant de côté le caractère impopulaire du phénomène, Émilie Granjon, chercheuse en sémiotique visuelle, réussit à s'intéresser aux processus de signification et à la mécanique derrière les recueils d'emblèmes alchimiques de la Renaissance, un angle d'approche qui a longtemps été négligé par les universitaires.



Il ressort de ce parcours une étude qui, si elle ne réussit pas très clairement à mettre en relief les implications sociales, historiques ou intertextuelles des textes étudiés (ce n'est pas son but), amène le lecteur à réfléchir sur la nature même du symbole et sur sa place dans l'histoire de l'art, même contemporain. Peu de choses sur la Renaissance, donc, mais un livre qui pose au moins une question fondamentale : comment articuler les signes et leurs référents lorsqu'ils font partie d'un ensemble très codifié comme a pu être l'alchimie à son apogée ?



OLLIVIER DYENS

Enfanter l'inhumain : le refus du vivant

Montréal, Triptyque, 2012, 180 p., 25 \$.

Une brève histoire de tout

Pourquoi rédiger un essai sur quelque chose en particulier alors qu'on pourrait le faire sur tout ? Plusieurs personnes ont tenté l'expérience, bien peu ont réussi leur pari, et Ollivier Dyens entre probablement dans la deuxième catégorie. À moins que...

La première réflexion qui a traversé mon esprit à la lecture d'*Enfanter l'inhumain* d'Ollivier Dyens a été de me demander si on ne se foutait pas de ma gueule. Il faut dire que ça commence en force dès le premier chapitre : « Nous faisons face aujourd'hui à de si nombreuses remises en question de notre conception de l'humain qu'elles en ébranlent littéralement les fondations. Ce chapitre en propose un rapide tour d'horizon. » Autant bien faire le tour du monde, certes, mais Dyens y tient, alors suivons-le.

En raclant au passage à peu près toutes les théories scientifiques contemporaines, de l'évolution en passant par la microbiologie et l'entomologie, l'auteur dresse le portrait d'une humanité imbriquée dans ses constituants et sa globalité : « Il n'y a pas d'être humain, écrit Dyens. Il y a des êtres dans l'humain. Il y a des êtres faits d'humain. » La croissance, l'innovation, l'intelligence, tout ça ne serait pas humain, pas plus qu'il n'y aurait de liberté, tout ça serait gouverné par un phénomène que l'auteur nomme « stigmergie », relation symbiotique entre le tout et les parties, vivantes ou non, que constitue l'environnement terrestre.



OLLIVIER DYENS



Non, vous n'êtes pas dans un épisode de *Star Trek* avec le Borg, pincez-vous, vous êtes dans un essai sérieux (imprimé en Times New Roman, mais tout de même...) et qui « a permis de sauvegarder l'équivalent de 6 arbres de 15 à 20 centimètres de diamètre et de 20 mètres de haut », dans lequel un auteur tente de régler tous les problèmes liés à la condition humaine en réfléchissant à propos de l'intelligence des microbes. Il ne s'agit peut-être pas d'une mauvaise idée en soi, mais elle implique tellement de prémisses et de réflexions complexes qu'elle ne peut faire autrement que de tourner au ridicule.

À moins que tout cela ne soit qu'une vaste entreprise de diversion. Car, il faut le dire, les élucubrations de Dyens sont passionnantes à suivre. On s'imagine aisément retrouver ce livre mystérieux au fond d'une bouquinerie dans cent ans et en venir au même sentiment d'étrangeté, un peu comme on ouvre un vieil ouvrage sur les monstres d'Ambroise Paré ou un almanach de 1928.

En oubliant le communiqué de presse et le fait que l'auteur existe et a déjà publié ailleurs — notamment chez Flammarion — sur des thèmes similaires, il serait peut-être possible de laisser de côté l'essai déplorable et d'envisager *Enfanter l'inhumain* comme le délire post-exotique, à la Volodine, d'un personnage de fiction, magnifique dans sa démesure, à la limite de la poésie et capable d'aborder l'effroyable complexité de l'existence humaine.

Le bonheur est dans les petites librairies !

INFO
capsule

Le titre est un peu accrocheur, mais à voir le sourire engageant de Françoise Careil, de la Librairie du Square, sur le site de Radio-Canada (14 décembre 2012), c'est ce qui nous vient à l'esprit. La bonne humeur qu'elle affiche tient au fait qu'elle a sauté dans le train de « Ruedeslibraires.com », un site de ventes en ligne de livres en formats papier et numérique monté de toutes pièces par l'Association des libraires indépendants. Sur les 95 librairies indépendantes francophones au Québec, 80 sont devenues des partenaires payants du site. Un an plus tard, la grande majorité avait recouvré son investissement. À la fin de l'année 2012, les ventes dépassaient 100 000 \$. Françoise Careil ne le cache pas : jamais elle n'aurait pu se permettre le coût d'un site comme celui que lui offre « Ruedeslibraires.com ». Comme elle dit : « On est dans la course », et elle s'en félicite. Non seulement dans la course, mais c'est aussi un pas vers l'avenir...